A la campagne

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 7

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-220111

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Aïn sé mondou guenié.
Ciuryaou fôt e qu'ié saïyon !
« Te mouretraï dèman
Renontiul' inprudaïnta,
Tandi qu'aïntrè mè man
Te vivré sorezaïnta ».

Ouna kopa t'atè
Su la trâblia dè féïta,
A l'âbî[10] daou pou tè.
Porquiè béché la téïta ?
Te poré t'alondjé
Daïn ton lié dè vèdoura,
La pouaïnta dè tè pié
Pliondja daïn l'éïge poura.

Te poré ècaoutâ,
A hlian dè tè conpaniè,
Tsanson, propôu salâ
Dè dzè dè hliè montaniè.
Anmou qu'aou rèvelion
La trâblia saï hlioraïta
Dè boquiè daou valon ;
Dinse la vu fournaïta.

Que prinsou dè l'èrdzè
Prezaïyon[11] flcu dè sêra
Aou perfun vïolè !
Vu hliè dè nôutra têra.
Mouchè[12] craïtivamè
Pèrmyé piér' è foliassè,
Sâdzemè, dè tô tè,
L'an su tini laou pliasse.

« Fleurètè dè racro,
Voz aï pe d'on messâdzou.
Ora que ditè vo
Tsâcoun ! aïn son laïngâdzou ?
— Que lou fraï n'a qu'on tè ;
Que la têr' aïndroumaïta
Atè aïnpachamè
L'aoura de la saliaïta.

Que, daïs' a côquiè mai
La vya, qu'adé fermaïntè,
Repraïndrè tui sè draï ».
— O, tsanbè que vo pliaïntè,
Faïbliet', à to propôu :
A la sôva[13] novala,
D'on tré, pè lou Rezôu,[14]
On dèrè[15] su Tsapala.[16]

[1] Pont de bois sur l'Orbe. — [2] peut-être. — [3] à côté de — [4] Eminence qui divise la Vallée en deux vallons parallèles. — [5] Pièce de terre au hameau de Derrière-la-Côte ; Sentier. — [6] Cible. — [7] Autre pièce de terre. — [8] un peu. — [9] Pâturage long mais étroit. — [10] à l'abri. — [11] Présent. — [12] Cachées. — [13] La sève nouvelle. — [14] Forêt du Risoud. — [15] On ira. — [16] Chapelle des Bois du Doubs, à 3 heures de marche du Sentier. **A. P.**

A la Campagne. — Et votre fils, père Benoît, qu'est-ce qu'il devient à Paris ?

— Il fait son chemin, le fieu ! Il est entré comme garçon de bureau à la mairie du XXe arrondissement : le voilà déjà maintenant à la mairie du VIIIe. Avec du travail et de la conduite il arrivera peut-être... qui sait ? à la mairie du Ier.

Aux maîtresses de maison. — Frida, dit la patronne, vous avez encore brisé un vase à fleurs. Vous me causez plus de dommage que la valeur de vos gages ; vraiment, je ne vois pas ce qu'il faut faire !

— Augmenter mes gages, madame !

CHEVALIER DE LA LONGUE HISTOIRE

ET combien y en a-t-il ! Ils sont légion, ces chevaliers de la longue histoire. C'est presque une calamité publique. Nous disons « publique », parce que dans l'ordre de ces « chevaliers », il y a beaucoup d'orateurs. On prétend qu'ils ne s'en doutent pas. Tant mieux pour eux, tant pis pour nous. Oh! sans doute, on n'est pas obligé de les écouter. Il n'y a que les journalistes qui aient cette obligation, comme aussi le devoir de corriger, en écrivant le texte de leurs discours, les fréquentes erreurs de langage de nombre d'orateurs. Et ce n'est pas chose facile, allez ! de rendre compte de ces harangues, de se faire l'interprète fidèle de ces pontifes de la parole. Souvent, ils ne veulent pas reconnaître qu'ils ont dit telle ou telle chose, quand ils s'aperçoivent que celle-ci a fait un effet tout autre que celui qu'ils en attendaient. Et c'est, en pareil cas, le journaliste, naturellement, qui est le grand coupable. Aussi, pourquoi a-t-il trop bien compris ou plutôt pourquoi a-t-il été un reporter trop sincère des paroles de l'orateur ?

Il ne faut pas aller chercher ailleurs que dans la longueur excessive et fatigante de ces allocutions la raison de leur insuccès final. Un auditoire las, fatigué, est réfractaire à la persuasion. Il se rebiffe. Mais allez donc faire comprendre cela à ces fanatiques du verbe. Ils s'écoutent parler et croient facilement que tous leurs auditeurs sont suspendus à leurs lèvres. Quelle illusion ! On dira ce qu'on voudra, les discours les plus courts seront toujours les meilleurs.

Hâtons-nous de dire que les orateurs ne sont pas seuls à constituer l'ennuyeuse corporation des « chevaliers de la longue histoire » beaucoup qui n'ont nulle prétention à l'art oratoire, inconsciemment, se révèlent, au point de vue de l'abondance — pas de celle du cœur — et peuvent rivaliser avec les orateurs les plus diserts. Du simple récit d'un fait souvent insignifiant, ils font toute une conférence. Ça n'en finit plus, surtout si des absences de mémoire viennent encore compliquer les affaires. Et puis, ils remontent au déluge et cherchent en vain les noms des passagers de l'Arche de Noë.

Et quand vous-même ou quelqu'un de vos interlocuteurs cherche un nom, par exemple, c'est terrible : « Mais comment donc s'appelle-t-il ? Que c'est bête ! Notez que je sais très bien son nom... Enfin, quoi ; ça me reviendra. »

Ceci nous rappelle un monologue, récité dans une soirée à laquelle nous eûmes le plaisir d'assister. Ce monologue était l'amusant récit d'un ex-don Juan, qui évoquait le souvenir de ses aventures de jeunesse et celui de ses anciennes amies. Il faisait de chacune une description enthousiaste, puis, terminait invariablement le portrait par cette question angoissée : « Mais comment diable s'appelait-elle ?... »

Le destin vous préserve de tomber dans les filets d'un chevalier de la longue histoire. On a peine à s'en sortir. *J. M.*

Les lauriers sont coupés. (Comédie musicale en 3 actes de Jean Clerc et Emile Lauber. Une brochure aux Editions Spes, Lausanne).

Bonne nouvelle pour les Chœurs d'hommes ! Voici une « comédie musicale » qui réalise, pensons-nous, l'idéal du genre : elle est facile à jouer, elle permet de faire participer à sa représentation tous les membres actifs d'une société chorale, remplissant tour à tour les rôles de choristes et d'acteurs, elle met en valeur, bien mieux que dans un concert ordinaire, tous les chants et les chœurs d'un programme bien étudié ; enfin, elle est de chez nous ! Les auteurs ont trouvé une formule qui plaira beaucoup : le personnage principal de la pièce, c'est le chœur d'hommes lui-même, si bien que la comédie pourrait s'intituler: « Aventures d'un chœur d'hommes » ! Idée ingénieuse qui répond certainement aux vœux d'un grand nombre de sociétés chorales à la recherche de « quelque chose » pour leur soirée annuelle.

LA PÉCLETTE DES W.-C.

LES histoires les plus drôlatiques n'arrivent pas toujours aux mi-fous, vous en pourrez juger par la petite anecdote suivante, aussi authentique que risible.

La scène se passe à la gare de Gruyère, où nous étions allés, quelques amis, faire une petite promenade, un jour de congé ; c'était, sauf erreur, un lundi de Pentecôte, il y a quelques années déjà.

Après avoir visité toutes les curiosités historiques de la petite cité, et fait honneur à un pantagruélique dîner, nous descendîmes à la gare prendre le train à destination de Bulle, où un arrêt de quelques heures était prévu dans notre itinéraire.

Parmi nous, l'ami Péclet, excellent citoyen, fort honorablement connu à ***, dans tout le canton et bien au-delà de ses frontières. Nous avons quelques minutes, voire un petit quart d'heure, avant de nous embarquer; quelques-uns, dont le grain de sel est proverbial, s'enfilent au Buffet ; l'ami Péclet, lui, à l'insu de tous, s'enfila en un lieu beaucoup plus discret.

Entre temps, arrive une fanfare, La Tonitruante de Courgemont, qui, *illico* se met, à grands renforts de grosse caisse, à nous jouer les plus beaux morceaux de son répertoire, et il est bien fourni, allez !

Le train arrive, nous y prenons place, nous partons, salués par les accents vibrants de la Tonitruante qui joue toujours sur le quai de la gare. Notre coterie est au complet, sauf l'ami Péclet, dont nous ne remarquons pas, tout d'abord, l'absence. Ce n'est qu'au bout d'un moment, que nous le cherchons dans tous les recoins de tous les compartiments du convoi, mais en vain ; où diable a-t-il bien pu passer ?

A Bulle, nous descendons, espérant voir surgir Péclet de quelque coin inexploré d'une voiture ; mais, pas de Péclet ! Il était pourtant parmi nous en arrivant à la gare de Gruyères ; peut-être, a-t-il trouvé quelque connaissance de marque au Buffet, et s'est-il oublié là bas ? Lui serait-il arrivé quelqu'accident ? Nous faisons un tas de suppositions, toutes aussi plausibles les une que le autres, sauf la bonne. Ce n'est que deux heures plus tard, par le train suivant, que nous vîmes débarquer ce bon Péclet, tout seul, et penaud comme un renard qu'une poule aurait pris ! Nous nous informons de ce qui lui est arrivé, et, moitié hésitant, moitié grognon, voici comment il nous conta son odyssée.

— En arrivant à la gare de Gruyères, nous dit-il, j'avisai le petit édicule que vous savez et qui, en ce moment, m'intéressait bien autrement que le Buffet ; j'entre, je referme la porte sur moi et je fis... le nécessaire ! Mais quand je voulus ressortir, inutile ; la péclette de la porte manquait ; et, pour comble de bonheur, le levier qu'elle actionne était en dehors de la porte ; je fus enfermé, et bien enfermé, car la porte est solide, pas moyen d'en avoir raison et, surtout, pas moyen de me faire entendre, à cause de cette satanée fanfare qui ne discontinue pas de jouer. J'eus beau appeler, crier au feu, au secours et rollier contre la porte de ma prison, je dus attendre que le concert fut fini, et encore ne vint on pas m'ouvrir tout de suite. Inutile de dire que pendant ce temps le train était parti. Je suis resté enfermé là-dedans près d'une demi-heure, en proie à une rage folle, et pénétré des odeurs du lieu ; peut-on dans une gare, laisser des portes de goguenaux sans péclettes ?

Vous pensez l'explosion de rires qui accueillit cette histoire et surtout sa conclusion. Inutile de dire qu'elle fit les frais de la chine pour le reste de la journée, et que le sobriquet de notre excellent ami n'a pas d'autre origine.

10 février 1926. *Pierre Ozaire.*

Pour manger... On est souvent surpris par le langage dans lequel les menus sont composés. Lisez celui-ci :

MENU DU JOUR

Haddock
Mutton-chop
Rizotto
Yaourt
Cassata
Café.

Le malheureux a frotté son front comme pour y gommer la trace d'un cauchemar. « J'aurai du café, soit. Je l'aime, c'est parfait. Mais que vais-je manger avant ? Demander au garçon de me traduire la carte? C'est gênant... Haddock ? Plat certainement ad hoc, mais qu'est-ce que c'est ?... Mutton-chop ? Avant d'être cuit, çà volait, çà nageait, çà rampait ? Ah ! Rizotto, je crois que c'est du riz, mais Cassatta ! Cassatta... Cassatta... On dirait un nom de victoire du général Bonaparte en Italie ! Hélas ! Que vais-je manger ? Je ne suis pas difficile pourtant. Un poisson, une côtelette avec du riz si l'on veut, et puis une glace, me suffiraient grandement... Mais du yaourt ! Çà m'a l'air turc ce machin-là, çà sent le tapis...

Tout-à-coup il lui revint à la mémoire que la poche de son veston s'alourdissait d'un petit dictionnaire franco-anglais. Il y chercha yaourt et ne l'y trouva point. Mutton-chop lui ayant paru plus d'Albion que cher la bonne page, en murmurant : « Mutton-chop... le reste, il recommença, d'un pouce mouillé, à cher-Mutton-chop... ».

Chose curieuse, en Allemagne et en Angleterre, c'est en français que les menus un peu chics sont rédigés. Alors ?